



Feuille vierge, peau blanche...

Patrick Larriveau

Jo Corre est mort. Froissé, pressé, mis en boule, jeté à la corbeille.

A peine quelques secondes plus tôt, un doux soleil d'automne caressait son corps en attente. Puis, soudain, une saute d'humeur sauvage, une absurde réaction de Dieu l'auteur et voilà Jo Corre arraché, balancé dans les abîmes, replié sur lui-même, agonisant dans un imperceptible bruissement, ultime écho sur des parois d'acier poli.

Jo Corre est mort mais qui était-il ?

La feuille vierge, peau blanche A4, 80 grammes au mètre carré ? Le recto, le verso ? L'encre violacée ? Le texte, mots courant d'un bord à l'autre, houle de signes brouillon ? Les ratures, les annotations, les fautes d'orthographe ? Eh oui, même les dieux ne sont pas infailibles !

Peut-être que Jo Corre fut tout cela à la fois.

Qui saura jamais où commençait son existence ?

Au cœur de l'arbre, dans la pâte à papier, à la pointe du stylo plume, dans l'imagination de l'écrivain, l'existence toute simple de ce dernier, sur le rayon de soleil de tout à l'heure, d'avant sa chute ?

Quel vertige aurions-nous à songer à cet enchaînement de causes et d'effets pour arriver jusqu'à lui. A ces mots qu'il fut. Ces mots qui composaient ses gestes, ces phrases qui déroulaient sa parole, ces virgules qui signaient ses hésitations, ses points de suspension qui retenaient ses silences.

Jo Corre est mort inachevé au milieu d'une phrase inachevée, mort d'un trait inachevé, d'un souffle inachevé. La vie est ainsi, toujours inachevée. Jamais nous n'aurons fini d'écrire. La mort ne vole que du passé effacé, nos lointains bouts d'histoires, nouvelles des jours éblouis, transparents et fiévreux, écrans se déroband, poupées russes nous souriant.

Jo Corre est mort donc. Le penseur penché au-dessus a mis fin à son histoire. Incroyable histoire. Un début, puisque tout n'est que commencement.

Car Jo Corre ne vécut que pour raconter, conter, dire, décrire, narrer et bien se marrer.

Incroyable donc ce point de départ : une chouette harfang nichant dans un caravansérail aux confins du Sahara.

Incroyable ! Et pourtant c'était ainsi. Pouvait-il en être autrement ?

Il vit qu'elle le regardait. Oiseau boréal pareil à l'aurore sans fin. On l'avait toujours connu là. On en parlait d'une caravane, d'un campement, d'un comptoir à l'autre. Comment parvint-il ici ? Comment pouvait-il s'acclimater ? Nul n'aurait su le dire. Il demeurait là, un point c'est tout. Dès la nuit tombée, perché sur le palmier de la place, au-dessus des enfants qui riaient, traînaient encore et sur lesquels il semblait veiller. On sentait à l'observer si patient, si immobile, qu'il était d'une bonté peu commune. Comme une petite flamme de lampe à huile, drapé de ses plumes blanches que le vent du crépuscule cares-

sait, il paraissait indestructible.

Son regard jaune s'attardait sur vous, longuement, fouillant parmi vos douleurs. Il n'y avait qu'à s'asseoir sur le sable encore tiède, déposer la fatigue du voyage, lover son corps en une boule fragile, lever à peine les yeux et se laisser faire. C'était une chouette qui apaisait les âmes. Vous auriez pu poursuivre votre route, vous enfoncer dans la nuit d'encre du désert, écrire quelque pas, rien n'aurait pu vous effrayer.

Il aurait pu venir des hommes d'encore plus loin, des étrangers, journalistes, scientifiques pour constater, rapporter la mystérieuse présence. Mais non. Les gens d'ici aiment à se taire. Nomades des longues étendues de poussière, passagers du sable qui coule sans fin, ils savent les recoins magiques, les tours de passe-passe de la vie qui s'amuse, la vie qui rêve, qui baille aux corneilles. Il n'y a rien à comprendre. Juste regarder et laisser s'envoler.

Alors quand on ne vit plus la chouette perchée penchée, personne ne s'en étonna. Où commencent les histoires, où finissent-elles ? Les mystères vont et viennent à leur gré sans se justifier. Il y eut seulement dans l'air ocre, installée à jamais, comme une présence rassurante, un balancement tranquille des choses. On servait le thé brûlant et les gâteaux de miel sur des nattes colorées posées à même le sol des cours intérieures ; les femmes sortaient des cuisines et les hommes les servaient. La lumière domestiquée caressait l'eau des bassins, la chaleur assoupie reposait dans les berceaux des voûtes. Les dromadaires respiraient à l'ombre claire des dattiers, les chiens allongés à leurs flancs.

Les marchands de passage offraient des bibelots inconnus, de petits tubes à pointe et capuchon qui laissaient des traces sur le sol ou décrivaient des lignes hésitantes sur des morceaux de papier. Un jour, quelqu'un vint avec un gros paquet de feuilles. Elles ressemblaient au lait de chaux dont on recouvre les murs, à la neige qu'on ne connaît

Contes

Contes

Contes

Contes

Contes

pas, légères comme la soie des voiles, les dentelles du matin et cela fit la joie des enfants. Ainsi on put voir des dessins du grand oiseau aux yeux ronds qui était venu et reparti, qui avait regardé et n'avait rien dit.

Et puis...

Et puis il y eut un arrêt, un arrêt sur image, une chute sans fin, un fil décousu dans la trame de cette histoire.

Et puis une main hésitante, plongeant, fouillant, défroissant, dévidant. Dieu avait-il des regrets ? Quelques projets encore ?

Et puis, s'attardant, un doux soleil d'automne déposa sur le bureau d'acajou l'un de ses derniers rayons. Jo Corre respira doucement. Sa peau ridée bruissa imperceptiblement. Il perçut alors, aux abords du khan mamelouk, la lente oscillation de l'âme du monde, cette vieille pendule cajoleuse qui ne cesse et ne cesse de relier les histoires entre elles, toutes les histoires. Le monde pouvait être si simple.

Sur le chemin des caravanes bleues qui vont et viennent, tangent et esquissent les rêves, Jo Corre avance.

Qui saura jamais où finit son existence ?

Sur le chemin, Jo Corre marche, une chouette posée sur son épaule. Tout est calme. Ils rient.

Les entendez-vous ?

2004

